

PIERRE VERDRAGER

Note de Lecture :
Muriel Jolivet, Tokyo Memories.
Journal 1995-2005, Lausanne,
Antipodes, 2007, 145 p.

C'est en s'approchant des choses les plus banales qui soient que Muriel Jolivet, sociologue habitant Tokyo depuis plus de trente ans, a voulu rendre compte de l'expérience japonaise. Et pour ce faire, elle a choisi une méthode qui ne s'embarrasse guère de précautions oratoires et de préalables épistémologiques. C'est que nous sommes ici aux confins de la sociologie et de la littérature, dans cette zone-limite où rien ne distingue les plus littéraires des sociologues, telle Muriel Jolivet, et les plus sociologues des littéraires, telle Annie Ernaux, dont le *Journal du dehors*, avec ses scènes dans les transports en commun, a inspiré à l'auteure l'idée de ce livre. Et, à cet égard, celle-ci n'y va pas avec le dos de la cuiller : « Ce projet peut paraître décousu, mais il se présente comme une mosaïque ou un assemblage de faits divers qui, à mon avis, en disent beaucoup plus qu'un livre bien agencé autour d'une théorie ou d'une thèse, que l'auteur s'applique à démontrer par tous les moyens. Si les études quantitatives nous donnent des repères valables, je persiste à croire qu'on apprend davantage sur une société en la regardant trier ses ordures » (p. 9). Et lorsqu'on apprend que parmi elles, on y trouve des foetus humains – certains hôpitaux s'en débarrassent ainsi sans plus de précautions que cela (p. 98) –, on devine ce que l'auteure veut dire. Muriel Jolivet fait en effet le pari que le menu détail, l'infime interaction, l'ensemble des faits minces, voire négligeables, méritent d'être, le temps d'un livre, sauvés de l'oubli dans un document devenu monument du minimal. Le texte de Muriel Jolivet est un collage de fragments dont l'aspect extérieur ne pourra pas ne pas faire penser, bien sûr, au Roland Barthes de *L'Empire des signes*, mais aussi, de façon moins évidente, à celui d'*Incidents*, puisque l'auteure y révèle parfois des choses un peu inavouables, en tout cas quand on enseigne à l'université : « La sociologie a ceci de sympa qu'on a toujours le prétexte de dire qu'on a le devoir de « s'informer », donc qu'on œuvre pour la bonne cause, en empruntant par exemple les DVD de la *Sonate d'hiver* [un *soap*]. J'ai compris que l'addiction était devenue grave lorsque je me suis surprise à m'agiter dans le vidéo-shop, si par hasard le DVD suivant n'était pas disponible. Avec ma fille, on a dû faire vingt soirées [*Sonate d'hiver*] d'affilée. On a dû trouver toutes sortes de prétextes pour s'offrir deux ou trois épisodes de suite... Plus rien ne nous intéressait » (p. 110).

Le projet de Muriel Jolivet est très « personnel », mais pas au sens où il serait la trace de l'écriture d'une seule

personne. En effet, c'est en chef d'orchestre de l'écriture des autres que l'auteure intervient. Celle-ci a ainsi demandé à ses étudiants de noter des observations de la vie quotidienne qui, ajoutées aux siennes, fournissent la matière même du livre. Ce dernier ne connaît d'autre principe de structuration que la succession des années, les fragments s'échelonnant de 1995 à 2005. C'est parce que ce sont les contrastes du cours ordinaire des choses qui fournissent l'inspiration de l'auteure que celle-ci refuse de façonner d'élégantes transitions. L'ouvrage se donne donc clairement comme un travail de montage qui jamais ne dissimule ses coutures et sa qualité ne se fait peut-être jamais si bien sentir que lorsqu'il met en présence des réalités brutalement hétérogènes. Ainsi, par exemple, à ceci : « Cette loque humaine, qui ne tient plus que par un fil, erre littéralement comme une âme en peine, imperméable à tout le stress extérieur de ce quartier d'affaires. Ce pauvre hère semble avoir perdu jusqu'à l'usage de la parole, et avance hagar, en fixant le sol, sans que personne ne le remarque, tant il est devenu < transparent > [...] » (p. 44-46), succède, immédiatement après, cela : « Dans les rues de Shibuya, on rencontre de beaux garçons, coiffés avec soin. Parfois ils mettent même un bandeau pour que leurs cheveux ne tombent pas sur leur beau visage, soigneusement maquillé. Ils n'arrêtent pas de se regarder ou de rectifier leur coiffure dans les vitres des trains ou du métro, comme des jeunes filles » (p. 46). Le Japon que nous propose Jolivet est loin d'être poli et policé. La violence de la société s'y révèle d'autant mieux qu'elle est présentée d'une façon dédagée, sans commentaires : « *Enjo kôsai* est un euphémisme derrière lequel se cache tout un trafic de prostitution entre lycéennes et employés de bureau. [...] Il paraît que tout le monde s'y retrouve. Citant l'une d'entre elles, Miyamoto Masao écrit : « Le client est content, moi ça me fait de l'argent de poche ! [...] Où est le mal, monsieur l'agent ? » » (p. 47), « [...] un étudiant en médecine m'a expliqué que certaines femmes maniaient les sous-vêtements de leur mari avec des baguettes, tellement elles étaient dégoûtées » (p. 48).

Le fragment domine donc et c'est aussi comme ça que le Japon – où l'on sait ce que l'art du bref veut dire – se donne à sentir : « Dans ce livre, j'ai assumé, tout comme dans *Homo Japonicus*, un rôle de scribe, appliqué à retranscrire le plus fidèlement possible tout ce qui a été entendu, ce qui n'interdit pas une certaine poésie, un éditeur japonais ayant comparé mes contributions de la fin à des *haïku* » (p. 10). Cet effort de retranscription est aussi travail d'ordonnement qui vise à rendre leur visibilité à ceux qui l'ont perdue, tels les SDF que, à force d'habitude, plus personne ne « voit ».

Jolivet tente également de mener la vie dure aux stéréotypes en sélectionnant des textes qui rendent justice au *sens critique* des personnes, lesquelles sont, par exemple, tout à fait capables de dénoncer l'exigence de conformisme de la société japonaise (p. 63) ou de se scandaliser de faire des quantités énormes d'heures supplémentaires – non payées (p. 99). À l'image de l'entassement des Japonais

dans les transports en commun, souvent sollicitée pour exemplifier la grégarité nipponne, on préfère : « On dit souvent que le rush japonais est le plus horrible du monde. Il n'est pas rare que les Japonais passent plus d'une heure et demie dans le train, pour aller travailler, entassés comme des sardines. Rien ne prouve pourtant qu'ils sont plus patients que les autres » (p. 14) ; ou encore : « Comme je suis étudiante, Dieu me préserve encore des trains bondés aux heures de pointe. Mais quand, par hasard, je dois participer à cette bousculade, je deviens énervée et irritée. Cette femme ne m'a-t-elle pas marché sur les pieds, ou ce monsieur, bien sous tous rapports, n'essaie-t-il pas de profiter de la situation pour se serrer contre moi ? » (p. 32). Le train, avec Jolivet, n'y est plus toujours synonyme de train-train : « Je reste subjuguée par la lycéenne qui me fait face dans le métro. Sans complexe, elle commence à se métamorphoser en *kogyaru* [petite jeune fille]. Elle commence à rouler la jupe plissée de son uniforme autour de sa taille pour la transformer en minijupe. Elle retire ensuite ses chaussettes, qu'elle remplace tranquillement par ces fameuses *loose socks* blanches, sans lesquelles les filles de son âge se sentent mal. Elle les enlève, sans se soucier des gens qui l'entourent, et prend bien soin de s'enduire la jambe d'une sorte de colle en stick qui empêche les *socks* dites *loose* de tomber » (p. 33). De même, derrière le Japon qui se tue à la tâche sans relâche se révèle un Japon plus lâche où l'on braconne du temps : « Un article du journal *Asahi* nous informe qu'il y a, à l'heure actuelle, dix mille cent enfants entre 6 et 18 ans qui passent leur journée à l'infirmerie de leur école, ce qui fait un roulement de trente-six enfants par jour en moyenne. Si encore c'était un « roulement », mais le problème, c'est qu'ils n'en décollent plus, au point que des « aménagements » ont dû être faits pour caser tout ce petit monde allergique aux salles de classe » (p. 43). Et à la résistance des jeunes dans l'univers scolaire, fait écho la résistance des femmes à l'univers masculin. La brutalité de la domination masculine et du machisme est en effet évoquée à de nombreuses reprises. Ainsi les difficultés rencontrées par les femmes dans la société japonaise s'y lisent dans telle émission de télé de courrier du cœur. À cette femme qui se plaint d'être battue par son mari toujours ivre, on ne manifeste aucune commisération particulière, comme si ce qui lui arrivait était juste le prix à payer du salaire que rapporte, chaque mois, celui-ci (p. 64) : « On retiendra de ce témoignage poignant que cet homme de 44 ans qui se défoule sur sa femme, respecte le code des bonnes manières, puisqu'il s'abstient de la battre devant ses enfants » (p. 65). Mais la domination masculine se fait aussi sentir dans ses effets parfois les plus paradoxaux. Ainsi, on ne peut s'empêcher de sourire de tel beau parti qui, trouvant que les femmes n'étaient plus ce qu'elles étaient, c'est-à-dire de parfaites femmes d'intérieur, fait tant la fine bouche qu'il finit par ne plus trouver personne à embrasser (p. 86). Et l'on est surpris de lire qu'il existe des clubs où certains hommes aisés s'habillent en femme afin de « se déstresser de la tension d'être un homme » (p. 92). Car, dans ce pays, comme dans bien d'autres, il est difficile d'être un homme sans

faire l'homme, ce qui parfois peut fatiguer, comme peut fatiguer aussi, pour une femme, ce que doit faire une femme pour être une vraie femme, à savoir être, avant tout, une femme d'intérieur. D'où les stratégies de résistance, soit par la *distançiation* : « Ma petite copine japonaise m'explique l'art et la manière de survivre avec un mari japonais. [...] L'essentiel de cette « ignorance aimable » consiste à ne pas s'épuiser à essayer de faire plaisir à un conjoint impossible à satisfaire : « J'en fais le minimum, et surtout je ne lui demande *jamais* ce qu'il en pense, comme ça, il n'a aucune raison de râler ou de la ramener » » (p. 109) ; « Un mari se plaint à la télé en ces termes : « Quand mon chien est malade, ma femme appelle un taxi pour se précipiter chez le véto, mais quand c'est moi qui ai la grippe, elle continue à passer l'aspirateur autour de mon futon, comme si je n'existais pas... » » (p. 128) ; soit par la *facturation* : « Être femme au foyer est bien le métier le plus ingrat du monde. Personne ne veut savoir qui est la fée du logis qui a astiqué les sols, rempli le frigidaire, mis la literie à l'air, mijoté les petits plats [...]. Normal qu'une femme au foyer ait envie d'avoir aussi un peu d'argent de poche. Certains n'ont alors rien trouvé de mieux à faire que de facturer la passe à 10 000 yen... à leur mari ! » (p. 116). Car, au Japon, on ne se marie pas toujours par amour, loin s'en faut : « Une de mes étudiantes m'explique gravement qu'elle a profité des vacances d'été pour faire des photos en vue d'un mariage arrangé. À 25 ans à peine, elle me semble encore bien jeune pour songer au mariage. « C'est mon père, m'explique-t-elle, qui n'arrête pas de me répéter qu'il faut brader les bananes avant qu'elles ne pourrissent ! » (p. 124). Et cette domination masculine ne se fait pas sentir seulement au niveau horizontal du lien conjugal mais, aussi, sur le plan vertical du lien filial : « L'autre jour, j'entendais deux femmes papoter dans un café : « Quelle chance d'avoir un garçon ! On dit qu'ils sont tellement plus faciles à élever que les filles ! Évidemment, il faut s'attendre à ce qu'ils nous traitent de *kuso baba* (vieilles connes !) quand ils seront ados, mais enfin tant pis... » (p. 127).

Cette sténographie de la vie de tous les jours est si précise qu'elle pourrait même servir de guide pour les voyageurs occidentaux. La grammaire du quotidien diffère sensiblement de ce que nous connaissons en Occident car les répertoires culturels qui prescrivent et proscrivent les choses ne se superposent pas : « Un soir, j'avais rendez-vous avec un ami français à Shibuya. Celui-ci s'est adressé à une fille qui fumait à côté de moi, pour lui demander du feu. Au lieu de lui en donner, elle s'est enfuie, car elle a eu peur. Comme il n'arrivait pas à comprendre, je lui ai expliqué qu'au Japon, on ne demandait jamais une allumette à un inconnu. On les achète soi-même, sinon on ne fume pas » (p. 62). L'exigence de respect d'autrui va parfois jusqu'à produire des situations passablement cocasses : « La dernière fois que je suis allée [voir ma sœur], je lui ai demandé si les locataires avaient le droit d'avoir des animaux domestiques. Elle m'a expliqué que ce n'était pas interdit, à condition qu'ils ne marchent ni

dans les couloirs, ni dans les ascenseurs. Sa voisine fait donc asseoir ses deux chiens dans une poussette pour jumeaux» (p. 77).

Cette phénoménologie de la vie quotidienne que nous propose *Tokyo Memories* vise moins à apporter des réponses à des questions, à fournir des causes pour traiter des conséquences, qu'à formuler des interrogations qui rendent compte du foisonnement des petits mystères qui émaillent la vie quotidienne et dont la durée de vie n'excède parfois pas la poignée de secondes. Pourquoi cet homme lit-il un magazine porno devant tout le monde dans le train? (p. 16) Pourquoi cette femme ramasse-t-elle les papiers de la gare alors qu'elle n'est pas payée pour le faire? (p. 12)... Il s'agit moins d'élucider le sens de l'événement que d'évoquer la sensation qu'il a pu produire. Les questions ne visent pas forcément les réponses mais sont les produits bruts de la réactivation de la capacité d'étonnement. Et lorsque celle-ci est en éveil, elle est capable de glâner des perles, parfois drôles, scabreuses même: « Deux vieilles femmes papotent dans le bus. Elles travaillent dans une de ces salles de banquets, où on voit défiler les mariages à la chaîne, les jours dits <fastes> sur le calendrier bouddhique: < Considérant le nombre de fois où la mariée a changé de tenue, elle aurait tout de même pu passer aux toilettes... Qu'elle se soit oubliée sous sa robe de mariée, quelle honte! Encore un mariage qui commence bien! » (p. 21); « Tout à coup, un jeune homme s'est mis à pousser des hurlements, en rouant de coups un homme d'une cinquantaine d'années, qu'il avait attrapé au collet. Sa victime le suppliait faiblement, mais le plus jeune ne pouvait plus s'arrêter, et continuait à le tabasser. Le temps d'arriver à la station suivante, soit l'espace de deux à trois minutes, il n'a pas arrêté de l'insulter. C'est alors que j'ai commencé à comprendre ce qui s'était passé. Le plus âgé était gay et lui avait fait des avances » (p. 22-23).

Il arrive aussi que des événements soient mis en perspective, notamment au moyen de chiffres (cf. p. 41). Mais c'est toujours comme en passant, en note de bas de page, comme pour signaler que là n'est pas l'essentiel. Ainsi, ce qui retient l'attention de l'observateur, ce n'est pas qu'une femme sur 6 de 16 à 49 ans aurait avorté au Japon, mais c'est la description minutieuse de cet étrange monument destiné à commémorer les enfants avortés et mort-nés... On découvre ainsi que certains parents « < cool > ou cavaliers viennent souhaiter la bonne année (!) à leur bébé avorté, en implorant (le comble!) sa protection ou en lui disant de faire attention à sa santé (sic) à cause du grand froid! » (p. 42). C'est d'ailleurs ce parti pris d'étrangeté qui a été retenu par l'auteure en refusant de traduire toutes les notions en français en donnant des équivalents proches. Ainsi, un grand nombre de mots sont simplement translittérés et font l'objet d'une explication, soit en note, soit dans un glossaire figurant en fin de volume. Ce refus d'une traduction systématique, qui aurait rendu la lecture plus aisée, mais aussi plus fautive, permet de comprendre au lecteur francophone

qu'il n'est pas possible de se déplacer dans la culture de l'autre sans cheminer, fût-ce de façon passagère, dans son langage. Tout se passe comme si la distance entre les civilisations était capable de rendre vrai l'adage *traduttore, traditore*.

Mais, pour un occidental, tout n'est pas exotique dans le portrait de Muriel Jolivet. Ici comme là-bas, les pys sont toujours aux aguets pour expliquer la situation présente en la rabattant sur une « scène initiale » (p. 50); ici comme là-bas, une certaine presse privilégie le spectacle des catastrophes domestiques au détriment de la réflexion sur leurs conditions de possibilité: « Le journal *Asahi* annonce qu'une femme vient encore de laisser mourir ses deux enfants qu'elle avait laissés huit heures d'affilée dans la voiture pendant qu'elle jouait au *pachinko* » (p. 53); ici comme là-bas, on célèbre sans cesse l'adoration de la jeunesse car, dit un homme faisant preuve d'esprit de synthèse, « les jeunes sont belles et les vieilles sont moches » (p. 87); ici comme là-bas, le racisme existe dans le regard de ceux qui qualifient les métisses de « pièces rapportées » et auxquels on dit parfois qu'ils « puent l'étranger » (p. 90); ici (au moins en France) comme là-bas, existe la même passion pour les chiens, comme avec cette femme qui, ayant perdu le sien, « a fait faire une écharpe avec ses poils, pour qu'ils ne soient plus jamais séparés » (p. 115); et ici pas moins que là-bas, on s'entend parfois mal avec ses beaux parents: « Lors d'une émission, une femme se plaignait tellement de sa belle-mère, qui lui répétait sans cesse qu'elle nettoyait mal ou pas assez, qu'elle s'était mis à astiquer la cuvette des cabinets avec la brosse à dents de son bourreau » (p. 128-130).

Le déplacement du lecteur s'opère dans cette dialectique du proche et du lointain et c'est dans ce mouvement perpétuel, entre proximité et étrangeté, entre singularité et similarité, que Muriel Jolivet parvient, avec tact et humour, à aiguïser sa curiosité et à alimenter son savoir: on apprend ainsi, enfin, pourquoi certains Japonais mettent des masques...

Pierre Verdrager
verdrager@free.fr